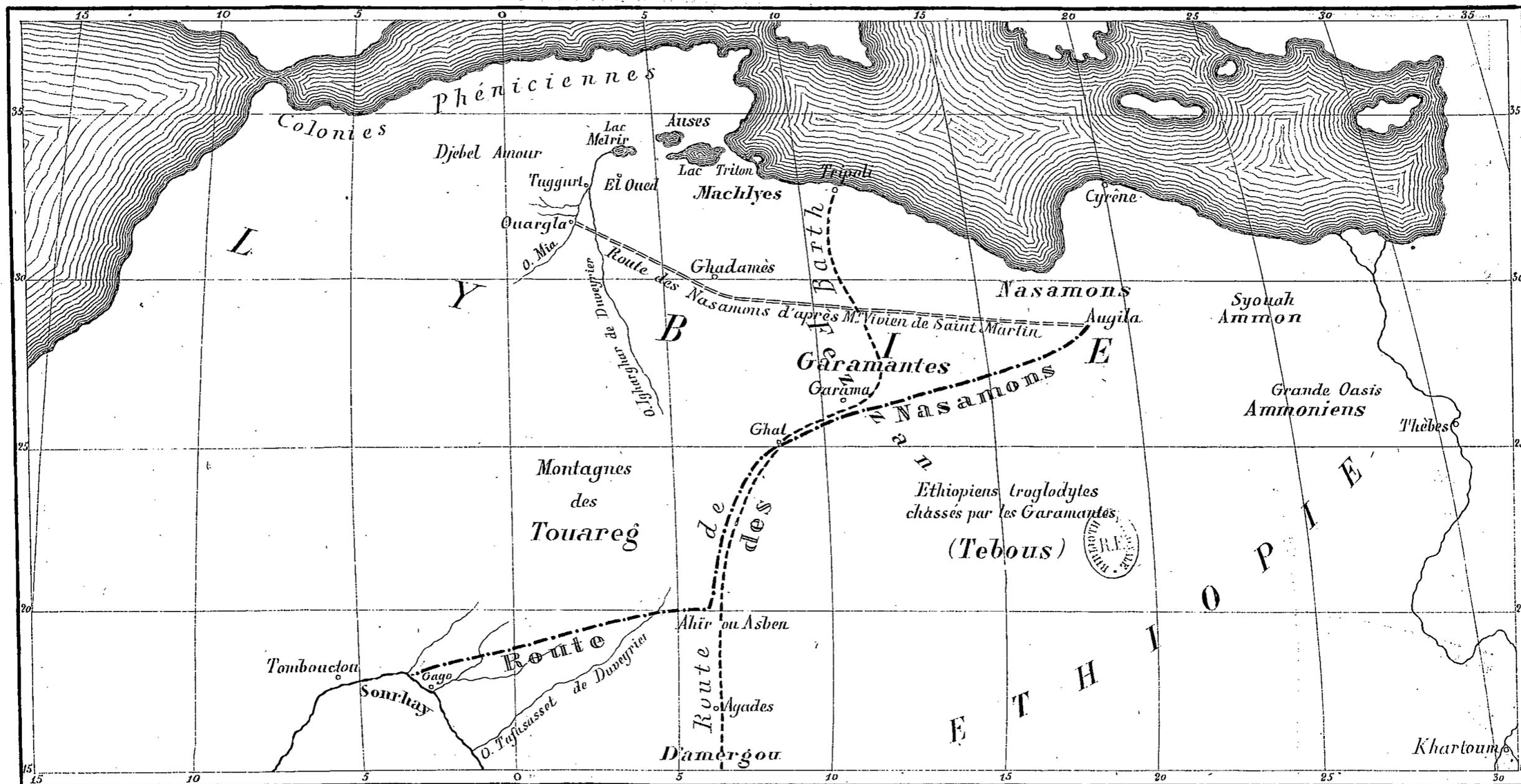


VOYAGE DES NASAMONS (Hérodote)



Lith. Bosside à Alger.

L. Faidherbe

VOYAGE DES CINQ NASAMONS D'HÉRODOTE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA LIBYE.

(Voir la carte, à la fin)

Il était généralement admis jusqu'en 1860 que le fleuve découvert par les Nasamons dans leur voyage raconté par Hérodote, était le grand fleuve du Soudan que nous nommons Niger et que les habitants du pays nomment en Bamana, Djoli-ba, c'est-à-dire la rivière du griot et en Poul, Maio baledjio, la rivière Noire.

On pouvait dès lors faire remonter à ce voyage la découverte du Soudan central et de ses races noires par les habitants indigènes du Nord de l'Afrique, que les grecs du temps d'Hérodote appelaient Libyens, qui furent ensuite nommés Numides (1), Maures et Gétules, et que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Berbères, en englobant sous ce nom général, les Kabyles, les Chaouia et les habitants des Oasis qui parlent les dialectes du Zénatia dans l'Est; et les Chlouha, les Amazigh et les Zénaga qui parlent, dans l'Ouest, les dialectes zénaga, de même que les Touareg, qui sont d'origine zénaga.

M. Vivien de Saint-Martin, dans son remarquable ouvrage, intitulé : le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine, ouvrage couronné en 1860 par l'académie des inscriptions et belles-lettres et qui a pour objet le contrôle des documents anciens sur l'Afrique, au moyen des connaissances acquises depuis moins d'un siècle par les modernes dans l'exploration de ce continent, M. Vivien de Saint-Martin rejette, au sujet de la découverte des Nasamons, les explications admises jusqu'à lui, et regarde comme indubitable que le point d'arrivée

(1) Hérodote se sert déjà du mot grec nomades pour qualifier les Libyens pasteurs; mais ce n'est que plus tard que cet adjectif leur a été appliqué comme nom propre. Maure est un mot sémitique, phénicien, sans doute, qui veut dire occidental; Gétules vient de Gueddala, Guezoula, noms de tribus berbères.

de ces voyageurs est tout simplement une oasis du Sahara algérien et, dit-il, « s'il fallait en désigner une entre toutes, nous nommerions volontiers l'oasis d'Ouarghla. »

On comprend l'importance de cette question, qui revient à se demander si les anciens ont eu ou non connaissance du Soudan central et de ses innombrables peuples nègres. M. Vivien de Saint-Martin se résume en ces termes : « Il n'y a pas trace, dans les auteurs grecs et latins, d'une notion quelconque de ces régions intérieures. Il est bien certain que les Arabes sont les premiers qui y pénétrèrent »

Quant à la seconde partie de cette assertion, nous avons acquis, sur place, la certitude que les tribus berbères précédèrent les tribus arabes au Soudan; mais là n'est pas la question que nous voulons traiter ici et nous revenons au voyage des Nasamons.

Pour se livrer à un examen critique de ce récit de voyage, la première chose à faire est d'en donner le texte. Nous allons en faire la traduction, en ne l'appuyant du grec, que dans les passages qui nous paraissent les plus essentiels.

Mais, pour faire connaître les Nasamons, donnons d'abord l'extrait suivant du livre IV chapitre 172 d'Hérodote; dans ce livre il énumère les peuples libyens.

« A l'occident des Auschîtes (que, dans le chapitre précédent, Hérodote a dit être eux-mêmes à l'occident de Cyrène, colonie Grecque), sont les Nasamons, nation nombreuse qui, pendant l'été, laissant ses brebis sur le bord de la mer, monte dans le pays d'Augila pour y récolter les fruits des dattiers. Ces arbres y sont nombreux et touffus; tous produisent des dattes. »

Cette citation établit que les Nasamons étaient une des principales tribus libyennes, par conséquent blanche, nomade et vivant de ses troupeaux et des dattes d'Augila, Oasis qui existe encore aujourd'hui sous le nom arabisé d'Audjila; car toujours les Arabes remplacent le g berbère (que le *gamma* grec rendait parfaitement) par leur djim; par exemple : Sénadja pour Zénaga.

Voyons, maintenant, le récit du voyage : Ce sont des colons Grecs de Cyrène qui l'ont raconté à Hérodote; ils le tenaient

cux-mêmes d'Etéarque, roi des Ammoniens, colonie Egyptienne (1) qui était en rapports continuels avec les Libyens.

Etéarque ayant chez lui des hôtes nasamons, leur avait demandé s'ils n'avaient rien à lui apprendre sur les déserts de la Libye; ils lui avaient raconté ce qui suit :

Livre II chapitre 32. « Il y eut chez eux des jeunes gens entreprenants, appartenant à de bonnes familles, qui, ayant atteint l'âge viril, désireux de faire quelque chose de remarquable, désignèrent, au sort, cinq d'entre eux pour parcourir les déserts de la Libye et les explorer plus loin que personne ne l'eût fait jusqu'alors. »

Ici Hérodote donne une division de la Libye, depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan Atlantique, en trois zones, parallèles à la mer : la première habitée, la seconde, vers l'intérieur, repaire de bêtes farouches, et la troisième, au delà, désert de sable sans eau. La largeur des trois zones n'est pas déterminée par lui.

Quoi que dise M. Vivien de Saint-Martin de la vérité encore actuelle de cette division, nous ne pouvons l'admettre en ce qui concerne cette zone intermédiaire des bêtes farouches. Nous savons tous aujourd'hui que les gazelles, les antilopes, les moufflons, les sangliers, les chacals, les hyènes, les lynx, les guépards, les panthères et les lions sont plutôt distribués en Berbérie d'après la nature des contrées, plus ou moins boisées, plus ou moins accidentées, plus ou moins riches en bétail, que d'après les latitudes. Ainsi, par exemple, il y a bien plus de bêtes féroces dans les montagnes boisées du pays de Bone, non loin de la mer, que dans les hauts plateaux de Sétif et du Hodna, qui sont déjà loin de la côte.

Ensuite, le récit continue :

« Donc, ces jeunes gens, envoyés par leurs camarades, bien approvisionnés de vivres et d'eau, traversèrent d'abord la partie peuplée; l'ayant fait, ils pénétrèrent dans le pays des bêtes fauves; puis, de là, ils passèrent dans la partie déserte, marchant dans la direction du zéphyr (*tèn. odon poieumeénous pros zepharon anemon*), ils franchirent un vaste espace de contrées

(1) Mêlée d'Ethiopiens.

sablonneuses et, après beaucoup de jours (*en pollèsi èmerèsi*), ils aperçurent enfin des arbres qui avaient poussé dans la plaine (*dendrea en pediô pefucota*). Ils s'en approchèrent et cueillirent les fruits de ces arbres (*epi tôn dendreón carpon*). Comme ils les goûtaient (*aptomenoisi de.....*), vinrent à eux de petits hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent. Les Nasamons ne comprenaient pas la langue de ces hommes ni ceux-ci celle des Nasamons (1). Les Nasamons furent conduits par eux, à travers de très-grands marais (*di clèôn megistôn*), vers une ville où les habitants étaient de la même taille que ceux qui les avaient pris. Or tous étaient noirs (*chróma de melanas*). Auprès de la ville, coulait un grand fleuve; il venait de l'ouest et coulait à l'est, il s'y trouvait des crocodiles (*para de tèn polin recin potamon megan, recin de ap'esperés auton pros èlion anatellonta, phainesthai de en autô crocodeilous*). »

Voilà la traduction exacte d'Hérodote; après avoir résumé cette traduction, M. Vivien de Saint-Martin dit : « Tel est le récit d'Hérodote, si souvent commenté, et qui a été l'objet de tant d'interprétations excessives. Rien cependant n'est plus simple et d'une plus facile application. Bien qu'on puisse regretter l'omission de plusieurs circonstances essentielles, celles que l'historien a recueillies, suffisent encore, sinon pour tracer la route des Nasamons, au moins pour en indiquer la direction générale. Il ne faut que jeter les yeux sur une carte moderne. Les Nasamons, partis du fond de la Syrte orientale, avaient devant eux les parties septentrionales du Fezzan, qui appartiennent à la seconde zone, à la zone des animaux sauvages. Leur direction, telle qu'elle résulte de la suite du récit, dut être entre le Sud et l'Ouest, et ils arrivèrent ainsi à l'entrée du désert, probablement vers le Sud de Ghadamès. Ici, selon les termes formels du texte, leur route tourne droit à l'Ouest. Les nomades de l'Afrique sont trop habitués à se régler dans leurs longues marches sur les grandes divisions de l'horizon, et ceci leur est à la fois trop familier et trop important, pour

(1) Le Berbère.

que l'on puisse suspecter l'exactitude de cette indication. Les aventureux explorateurs se portent donc vers ce qu'on nomme aujourd'hui le Sahara algérien, c'est-à-dire vers les déserts coupés d'oasis qui s'étendent au Sud de l'Atlas central et dont les limites indéfinies se confondent au Sud avec celles du grand désert, il nous paraît indubitable que l'aventure des palmiers et des petits hommes noirs appartient à une des grandes oasis de cette région, et, s'il fallait en désigner une entre toutes, nous nommerions volontiers l'oasis d'Ouarghla. »

Fuis, plus loin : « On retrouve à Ouarghla, non-seulement *les vastes marécages* (circonstance commune à la plupart des enfoncements du Sahara algérien), mais aussi *la grande ville* ; cette ville d'Ouarghla se prétend la plus ancienne du désert. Ce qui importe encore plus, on y retrouve *la grande rivière* coulant de l'Est à l'Ouest ; le oûadi de Ouarghla est permanent et d'une très-grande largeur lorsque les pluies d'hiver l'ont gonflé et lui ont apporté ses cent tributaires ; c'est une des rivières les plus considérables de cette région de l'Afrique. Si les crocodiles que le texte mentionne ne s'y trouvent plus aujourd'hui, plusieurs causes très-naturelles peuvent expliquer cette disparition..... Quant à cette population noire mentionnée par les Nasamons, on peut faire encore aujourd'hui la même remarque dans les oasis du Sahara algérien et en particulier dans l'Ouarghla ; non-seulement les esclaves noires, très-communes au milieu des tribus Berbères, y produisent un grand nombre de métis ; mais on trouve des localités, ou même des cantons entièrement peuplés de nègres venus du Soudan à des époques inconnues. »

Nous croyons avoir répété tout ce que M. Vivien de Saint-Martin donne à l'appui de son hypothèse ; nous allons maintenant faire nos objections : une, générale, d'abord, puis d'autres de détail.

Le point de départ de nos voyageurs est Augila, le centre d'emménagement des nomades Nasamons (1). Ce point est par

(1) Toutes les tribus nomades ont ainsi en Afrique un centre d'approvisionnement et d'emménagement.

29° de latitude nord. Les oasis du Sahara algérien sont toutes plus Nord que cela ; Ouargla, en particulier, est par 32° de latitude Nord. Voilà donc des gens qui, dans le dessein de faire quelque chose d'extraordinaire, veulent pénétrer dans les déserts de la Lybie, c'est-à-dire dans le Sud mystérieux plus loin que personne, et ils aboutissent..... à trois degrés plus au Nord que leur point de départ !

Il nous paraît impossible que, si les oasis du Sahara algérien étaient alors habitées, n'importe par qui, elles ne fussent pas connues par les tribus Libyennes dont une partie étaient nomades, c'est-à-dire voyageuses et aventureuses. Ouargla n'est qu'à 125 lieues à vol d'oiseau de la côte au Nord et à moins de distance encore du lac et du fleuve Triton (Chot el-Kebir de la Tunisie), dont les bords étaient habités, d'après Hérodote lui-même, par les deux tribus de Libyens nomades, les Machyles et les Auses (livre IV, chapitre 180). Or, du Chot el-Kebir, rien de plus facile que d'aller à Ouargla par la ligne d'eau et la série d'oasis : El-Oued, 25 lieues ; Tuggurt, 20 lieues ; enfin Ouargla, 25 à 30 lieues.

Nous dirons plus, c'est que ces oasis devaient être non-seulement connues, mais habitées par les Libyens eux-mêmes. En effet, Hérodote énumère les populations qui, à partir de Thèbes, en Egypte (26° lat.), occupent la lisière du désert de Libye et du Sahara ; sauf quelques circonstances puériles (des tertres de sel gemme, parfaitement équidistants de 10 journées et de chacun desquels jaillit au sommet une source d'eau froide et douce), il cite exactement d'abord : les oasis des Ammoniens (26° à 29° de lat.) ; puis l'oasis des Nasamons, Augila (29° lat.) ; puis le pays des Garamantes, c'est-à-dire le Fezzan (26° à 27° lat.) ; en continuant, il indique ensuite les Atarantes, puis les Atlantes, avec leur montagne, qui est la colonne du ciel, et enfin d'autres dont il dit ne pas savoir les noms.

Or, si, à partir des Garamantes (Fezzan), nous cherchons à retrouver dans les lieux aujourd'hui connus ces tribus successives de Libyens, nous ne pouvons, *même en inclinant très-fortement au Nord*, faire moins que d'y englober Ghadamès

(30° lat.), Ouarghla (32° lat.) ou Tuggurt (33° lat.), le Djebel Amour, pays fertile (34° lat.)..... etc.. Nous sommes donc persuadés, que ceux de ces lieux qui étaient alors habités, l'étaient par des Libyens et ne pouvaient être pour les Libyens Nasamons, l'objet d'une découverte merveilleuse.

Venons aux objections de détail ; et pour cela, suivons les Nasamons pas à pas : M. Vivien de Saint-Martin, dans la citation que nous avons faite plus haut (page 58), dit que les Nasamons durent d'abord suivre une direction entre le Sud et l'Ouest, pour arriver vers le sud de Ghadamès (Ghadamès est en effet un point de passage obligé, à cause de ses sources, dans cette partie du désert), puis, que, selon les termes formels du texte, leur route tourne droit à l'Ouest. Nous ferons remarquer (voir la carte, à la fin de ce travail) que, pour aller du fond de la Syrte orientale à Ghadamès, c'est de l'Ouest pur qu'ils eussent fait dès leur départ et que c'eût été de l'Ouest avec un peu de Nord, si, ce qui est plus probable, le point de départ eût été Augila, centre d'habitation fixe des Nasamons (Augila 29°, Ghadamès 30°).

Mais il y a plus, c'est qu'ensuite, de Ghadamès à Ouargla, ce n'est pas de l'Ouest qu'ils auraient fait, comme le dit le texte, mais bien, presque du Nord-Ouest ; singulière manière de s'enfoncer dans le continent inconnu ! Ils eussent évidemment compris qu'ils se rapprochaient du littoral où pullulaient les tribus Libyennes et où abondaient les colonies Phéniciennes et qu'ils ne prenaient pas le chemin de l'intérieur inexploré de la Libye.

Nous comprenons tout autrement les indications, très-vagues, il est vrai, d'Hérodote : Les Nasamons, dit-il, traversèrent d'abord la partie peuplée. Il est clair que c'est en se dirigeant vers la partie du Sud, vers le Sud-Ouest, vers le pays des Garamantes qui habitaient, comme dit Hérodote (livre IV, chapitre 184), à 10 journées de marche d'Augila (c'est-à-dire dans la partie septentrionale du Fezzan), où ils poursuivaient avec des chars à quatre chevaux, des Éthiopiens troglodytes.

Ces Éthiopiens troglodytes, c'est-à-dire ces noirs, habitant des cavernes (aujourd'hui les Tebous, Tibbous), c'était des

Soudaniens chassés probablement par des guerres des pays fertiles du Haut Nil, du Darfour ou du Bornou, et qui s'étaient réfugiés dans les cavernes de l'aride Fezzan méridional.

« Puis, ils pénétrèrent dans le pays des bêtes fauves. » Ici, nous comprenons (1) qu'ils prirent la route que suivit, de nos jours, l'illustre Barth, du Fezzan à l'Ahir, par Ghat, sur le versant oriental du plateau central du Sahara, que M. Duveyrier, a bien fait connaître, à la suite de son voyage chez les Touareg du Nord, en 1859, route la plus naturelle, la plus courte et la plus facile, entre le littoral de la Méditerranée et le Soudan central, route qui a dû être découverte la première, et qui, lorsque presque tout le commerce du Soudan se fera par ses magnifiques fleuves, subsistera peut-être seule de toutes celles qui traversent aujourd'hui le Sahara, parcequ'elle conduit assez directement au bassin du lac Tchad, lequel est tout-à-fait intérieur et n'a pas de débouché sur la mer.

Les montagnes de l'Ahir ou Asben dûrent attirer les Nasamons de loin ; elles auraient, d'après Barth, près de 2,000 mètres d'élévation au-dessus de la mer et 1,400 mètres au-dessus de la plaine.

« Puis, de là, ils passèrent dans la partie complètement déserte, marchant vers le Zéphyr. »

Remarquons que dans nos citations plus haut (livre IV, chapitre 172 et livre II, chapitre 32), Hérodote, pour dire vers l'Ouest, dit : *to pros esperès*, et pour dire venant de l'Ouest, *ap' esperès* ; ici, au contraire, il se sert, pour indiquer la direction de la route suivie en dernier lieu par les Nasamons, des mots *pros zephuron anemon*. Or, pour les Grecs, cela voulait le plus souvent dire l'occident équinoxial, c'est-à-dire l'Ouest-Sud-Ouest. En effet, pour aller des montagnes de l'Asben au coude septentrional du Niger, ce n'est pas de l'Ouest qu'il faut faire, mais de l'Ouest avec un peu de Sud, ces montagnes étant par 19° lat. N. et le fleuve par 17° ou 18° lat. N. ; c'est donc dans la direction du Zéphyr, qu'en

(1) Abstraction faite de l'existence ou non des bêtes fauves, renseignement que nous avons dit plus haut, ne pas regarder comme caractéristique.

suisant naturellement la pente des eaux vers le Niger, les Nasamons arrivèrent sur les bords de ce fleuve, à une ville située dans la partie qui coule de l'Ouest à l'Est, entre l'emplacement actuel de Tombouctou, fondé il y a huit à neuf cents ans par les Touareg et celui de Gao ou Gago, ville beaucoup plus ancienne des nègres Sonrhay.

Là, les voyageurs trouvèrent des arbres venus naturellement dans la plaine (*dendrea*, arbres quelconques; *phuomai*, pousser naturellement); nous ne savons pourquoi M. Vivien de Saint-Martin appelle cette épisode l'aventure des palmiers; quand Hérodote parle des dattiers (livre IV, chapitre 172) — que les Nasamons cultivaient à Augila, y laissant, sans doute, comme cela se fait encore aujourd'hui quelques hommes pour l'irrigation, pendant que le reste de la tribu voyageait avec les troupeaux à la recherche des pâturages — il appelle le dattier par son nom grec, *phoinichè*, que nous avons conservé en histoire naturelle : palmier-phœnix; or, en parlant des arbres que rencontrent les Nasamons, il dit *dendrea*. Les Nasamons n'eussent pas manqué de remarquer et de signaler des dattiers, arbres qui jouent un si grand rôle dans l'existence des nomades Sahariens; mais ce sont d'autres arbres qu'ils rencontrèrent, sans doute, des arbres à eux inconnus, et c'est pour cela qu'ils ne les nomment pas; les arbres, les hommes et leur langue, tout leur est inconnu et étrange. Les Soudaniens ne cultivent pas d'arbres fruitiers, en général. Quant aux dattiers, nous en avons bien vu quelques groupes chez eux, où ils ont sans doute été introduits par les Berbères et les Arabes, mais les dattes n'y sont pas belles. Les pluies tropicales, l'énorme quantité d'insectes, d'oiseaux, de chauve-souris sont fatales, dans le Soudan, à ces arbres et à leurs fruits. Le dattier se plait, d'après le dicton, la tête dans le feu et le pied dans l'eau; ce sont là ses conditions dans le Sahara Barbaresque, le Bled el-Djerid (pays des palmes), quand on l'irrigue. Quant à ces arbres que les Nasamons trouvèrent dans la plaine, c'étaient ou de monstrueux baobabs (*adansonia digitata*), avec leurs fruits gros comme des melons allongés et renfermant une substance blanche, légère, aigre-

telle, ou des tamariniers (de l'arabe, tamar hindi, dattes de l'Inde), magnifiques arbres de la famille des légumineuses, dont les gousses acides font de délicieuse limonade, ou des zizyphus orthacanta que les Nasamons, voisins des Lotophages, n'eussent pas manqué de reconnaître quoique ce soit une variété différente du zizyphus lotus (jujubier sauvage) de la Berbérie, ou encore des roniers, gigantesques palmiers-lataniers, bien plus grands et plus majestueux que les dattiers et dont le fruit, peu savoureux du reste, est gros comme la tête; ou, enfin, tant d'autres arbres fruitiers sauvages du Soudan, que nous pourrions nommer et dont on a entrepris, depuis quelques années, la culture au jardin d'essai du Sénégal.

Les Nasamons s'approchent avec empressement pour *goûter* (*aptomenoisi de...*) les fruits de ces arbres, mais arrivent des hommes... noirs, c'est très-bien, mais petits ! Ceci nous arrêtera un instant.

Il y a entre les diverses populations nègres, des différences de taille comme entre les diverses populations blanches. De plus, dans un même peuple nègre, il y a des individus de toute taille; quoiqu'on puisse dire que les nègres sont au moins de moyenne taille en général et que les hommes de six pieds soient assez communs chez les Ouolofs, les Bamana, les Soninké...etc., on rencontre cependant quelquefois des villages dont la population est petite et chétive. Cela se voit assez souvent sur les bords des fleuves, dans les terrains marécageux, chez les pêcheurs de profession, pauvres et se nourrissant presque uniquement des produits de leur pêche.

Ces pêcheurs forment, pour ainsi dire, caste à part, chez les Ouolofs sous le nom de Mól, chez les Toucouleurs sous le nom de Tiouballo, .etc. C'est peut-être dans une ville peuplée en grande partie de pauvres pêcheurs, chétifs et malingres, qu'arrivèrent les Nasamons; il est aussi probable que ces cinq jeunes gens des premières familles d'une tribu Libyenne nomade, étaient de vigoureux gaillards de haute taille, disposés par conséquent à trouver les autres petits par comparaison.

Voyons maintenant, si une oasis du Sahara algérien, et en particulier Ouargla, répond réellement, comme le pense M. Vi-

vien de Saint-Martin, à la description que font les Nasamons du lieu de leur arrivée.

Nous sommes d'un avis tout-à-fait contraire et nous appellerons à l'appui de notre opinion des documents écrits, tout récents, émanant d'hommes compétents et bien renseignés *de visu* : Nous voulons parler de deux officiers distingués de l'armée d'Afrique : M. le lieutenant-colonel d'état-major Forgemol, ancien commandant supérieur de Biskara et le capitaine du Génie Vincens, mort au Sénégal en 1859.

Extrait d'un rapport de M. le lieutenant-colonel Forgemol, en date du 23 juin 1865. «..... Une immense forêt de palmiers entoure Ouargla; plusieurs villages s'élèvent à peu de distance, entourés, eux aussi, de jardins de palmiers ou de palmiers épars (djali). A 18 kilomètres au nord d'Ouargla, se trouve Ngoussa, son ancienne rivale, qui possède aussi une belle oasis. Une longue *dépression de terrain*, ouverte dans la direction du *Nord-Sud*, renferme ces divers centres de populations et leurs jardins. A 5 kilomètres environ d'Ouargla, entre cette ville et Ngoussa, les deux berges latérales de cette dépression jettent chacune en avant un petit contrefort qui forme un col peu élevé, près de l'Areg Mosta. Ce petit renflement du sol partage la *dépression* générale en deux *cuvettes allongées* : celle du Nord, qui renferme Ngoussa et son oasis ; c'est le réceptacle des eaux qui viennent du Mzab par l'Oued Mzab, l'Oued Nsa et leurs affluents; celle du Sud, qui renferme Ouargla, les villages environnants et leurs oasis ; elle semble être le déversoir des eaux venant du Sud par l'Oued Mia (1).

« Tous les lits des rivières que je viens de nommer sont maintenant à sec ; cependant il reste des vestiges du passage des eaux dans l'Oued Mzab et dans l'Oued Nsa. Les Indigènes disent même qu'autrefois ces deux rivières réunies arrosaient d'habitude, au moins deux fois par an, les jardins de Ngoussa et que si, aujourd'hui, ces crues ne se produisent plus, c'est

(1) *Mia*, cent. Cet Oued est ainsi appelé à cause du très-grand nombre de ravins qui peuvent y déverser leurs eaux.

parce que le nombre et la force des barrages ont beaucoup augmenté dans les villages du Mzab. »

Le lieutenant-colonel Forgemol ajoute qu'à défaut d'eaux courantes, la double cuvette d'Ouargla est largement pourvue d'eaux souterraines ascendantes et jaillissantes.

Extrait d'un rapport du capitaine du Génie Vincens en 1857 :
 « Les eaux qui arrosent la forêt de palmiers d'Ouargla, proviennent de véritables puits artésiens dont la profondeur est d'environ 40 à 50 mètres. Dans la partie des jardins, le sol est assez bas pour que les palmiers aient constamment le pied dans l'eau. On compte 140 de ces puits.....
 Ouargla, comme Ngoussa, se trouve situé dans un immense bas-fond sablonneux qu'on appelle Heïcha (éponge) et qui pourrait bien n'être que le prolongement de la vallée de l'Oued Righ. C'est dans ce bas-fond que viennent se déverser au Nord l'Oued Nsa, l'Oued Mzab, au Sud l'Oued Mia..... Ces rivières ne coulent que rarement et lors des grandes crues, ce qui n'arrive pas tous les vingt ans, peut-être ; mais on comprend très-bien que le lit souterrain, emprisonné dans des couches de roc ou d'argile, s'écoule toujours vers le Heïcha..... On se demande à présent si le courant souterrain est dirigé de Tuggurt vers Ouargla, ou si c'est le contraire..... »

Quant au doute exprimé par le capitaine Vincens, sur la direction des eaux souterraines d'Ouargla, de nouvelles données, résultats du voyage de M. Duveyrier chez les Touareg du Nord, sont venues éclairer la question. Le lac Melr'ir, dont le niveau serait plus bas que celui de la mer, recevrait les eaux, d'une part de l'Oued Djedi venant de l'Ouest, du Djebel Amour et, d'autre part, d'un autre grand lit de rivière venant du Sud, du plateau central du Sahara, et que M. Duveyrier appelle l'Igharghar, ce qui veut dire eau courante en Berbère.

L'Oued Righ, de Tuggurt à Melr'ir ne serait que la partie inférieure du cours de l'Igharghar, et la rivière souterraine d'Ouargla et de Ngouça, réunion de l'Oued Mia, de l'Oued Mzab et de l'Oued Nsa serait un affluent de l'Oued Righ ou

Igharghar. Le courant à Ouargla serait donc vers Tuggurt, du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est (1).

Ce double système de courants, l'Oued Djedi venant de l'Atlas, l'Igharghar venant du Sahara, formerait, d'après M. Vivien de Saint-Martin, le singulier fleuve Geir oriental de Ptolémée (différent du Ger Marocain de Suetonius Paulinus), appelé Niger par certains auteurs latins, et qui présentait cette singularité d'avoir deux sources à ses deux extrémités.

Quoi qu'il en soit de tout cela, nous demanderons si l'on trouve trace de ce qu'on peut appeler *une grande rivière coulant de l'Ouest à l'Est* dans les descriptions de la dépression ou double cuvette d'Ouargla, où les habitants se procurent de l'eau en creusant des puits artésiens de 40 à 50 mètres de profondeur?

Or, il en est de même des autres Oued du Sahara. Nous objectera-t-on que ces contrées étaient autrefois moins dépourvues d'eau qu'aujourd'hui? Nous répondrons que nous n'en croyons rien à cause de l'existence dans ces régions, des foggara, qui datent d'un temps immémorial; ce sont des puits à galeries souterraines, véritable drainage colossal, ayant pour but de soutirer d'un terrain en pente toute l'eau qui suinte dans son intérieur pour l'accumuler à la partie inférieure du versant, travail qui ne se conçoit que dans un pays complètement dépourvu de cours d'eau et de sources et où il se passe quelquefois un grand nombre d'années sans pluies (2).

(1) Voir aussi, sur ces diverses questions, l'ouvrage publié en 1854 sous le titre de *Puits artésiens des oasis méridionales de l'Algérie*, par M. Berbrugger, qui en avait recueilli les matériaux dans son voyage de 1850-1854.
— *Note de la Rédaction.*

(2) Il n'y a pas plus de véritables marécages à Ouarghla que de rivière courante.

Les jardins sont humectés par les eaux d'arrosage; les fonds arides des chotts, sebka, lacs salés..... sont quelquefois couverts d'une faible couche d'eau saumâtre, mais ne rappellent guère ce que représente à notre esprit le mot marais.

Les fleuves du Soudan, au contraire, sont souvent bordés d'immenses marais formés par les inondations annuelles et dans lesquels se développe une végétation luxuriante d'herbes, de roseaux, de joncs, de nymphéa et autres plantes aquatiques, et, quand c'est dans les régions maritimes, de mangliers et de palétuviers.

Il n'y avait donc pas plus de rivière à Ouargla du temps des Nasamons qu'aujourd'hui, mais y en eût-il eu que nous aurions une autre objection à faire. Car Hérodote ajoute (livre II, chapitre 33) : Quant à ce fleuve (découvert par les Nasamons), Etéarque supposait que c'était le Nil.

Etéarque, roi d'Ammon, qui devait connaître le Nil, très-loin en remontant son cours, n'aurait jamais supposé qu'une rivière située 2 degrés plus au Nord que le fond de la Syrte orientale fût le Nil ! Laissant même la question de latitude, les Nasamons et Etéarque n'auraient pu prendre pour le Nil ou pour un bras ou affluent du Nil qu'un cours d'eau, qu'ils auraient abordé par sa *rive gauche*, tandis que c'est par sa rive droite qu'ils seraient arrivés à la prétendue rivière d'Ouargla.

M. Vivien de Saint-Martin, en admettant qu'il y avait, il y a deux mille cinq cents ans, dans les oasis du Sahara barbaresque, des populations noires inconnues des Libyens, des Phéniciens et des Grecs, abonde dans la thèse nouvelle avancée par M. Duveyrier, d'une civilisation noire antérieure aux Berbères, dans le Sahara barbaresque et à laquelle il attribue la construction des foggara.

Pour nous, nous sommes persuadés qu'il n'y a eu d'habitants noirs dans les oasis du nord du Sahara, que lorsque les Berbères et les Arabes en eurent été chercher au Soudan, comme esclaves, et nous pensons que les foggara sont l'œuvre des Berbères.

Il nous a semblé facile de combattre l'hypothèse de M. Vivien de Saint-Martin, au sujet du voyage des Nasamons, mais, néanmoins, nous avouons qu'il nous paraît bien extraordinaire que ces hommes aient pu effectuer le voyage du Soudan et en revenir ! Ils avaient, sans doute, avec eux, des serviteurs ou des esclaves, dont on ne parle pas ; des fils de chefs ne voyagent pas sans cela. C'était une caravane. Ils étaient bien pourvus de vivres et d'eau, dit le récit ; donc ils avaient des bêtes de somme pour porter ces provisions. Quelles étaient ces bêtes de somme ? Les Libyens nomades avaient des chevaux (la race Berbère ou Barbe, ce qui est la même chose).

Mais les chevaux ne peuvent pas traverser le Sahara sans chameaux, pour leur porter à manger et à boire. Les Libyens avaient-ils des chameaux ? Nous ne savons sur quoi on se fonde pour prétendre que les chameaux ne furent introduits que plus tard en Afrique. A ce dire nous opposerons une objection qui nous paraît toute puissante. Le colonel du Génie Hanoteau, qui a étudié plusieurs dialectes Berbères, a constaté que le touareg, entre autres, est aussi riche que l'arabe en mots ayant rapport au chameau et que pas un de ces mots n'est emprunté à l'arabe, ce qui prouve bien que les Africains n'ont pas reçu le chameau des Arabes. Le chameau à une bosse est probablement originaire d'Afrique ; soit dit en passant, nous n'en avons vu nulle part d'aussi beaux qu'aux îles Canaries.

Enfin, quelques difficultés qu'on admette pour le voyage des Nasamons au Soudan, il est certain que ce voyage fut fait une première fois par quelqu'un ; pourquoi ne serait-ce pas par eux ?

D'après les renseignements recueillis par le lieutenant-colonel d'État-major Mircher, dans son voyage à Ghadamès, en 1862, les caravanes mettent quarante jours pour aller de Ghadamès ; supposons quarante-cinq d'Audjela à Ahir. Sans chargement *de marchandises*, on peut évidemment aller plus vite ; soit quarante jours.

D'Ahir à Gago, sur le Niger, quinze à vingt jours nous paraissent suffire ; soit en tout, d'Audjela à Gago cinquante à soixante jours, mettons deux mois. On peut, sans trop s'écarter de la vraisemblance, supposer que les Nasamons arrivèrent en deux mois au Niger ; c'est ce qu'Hérodote appelle : « bien des jours. »

Puisqu'il a tant été question des Berbères dans ce travail, profitons de l'occasion, pour dire quelques mots au sujet de leur origine et de leur histoire. Dès que nous les eûmes retrouvés et étudiés au Soudan, sur la rive droite du Sénégal, sous le nom de Zénaga, en 1853, nous fûmes des premiers à insister dans nos écrits, pour qu'on dégagât bien leur histoire, de celles des colonies Grecques, Phéniciennes et, plus tard, Romaines, avec lesquelles les savants étaient très-portés à la confondre. Bientôt les mots : Barbaresques, appliqué au

pays, Berbères aux hommes, Barbes appliqué aux chevaux, redevinrent intelligibles. On se mit à étudier sérieusement leurs langues ; le colonel Hanoteau publia deux ouvrages sur le dialecte Kabyle de l'Algérie et sur le dialecte Touareg. Nous avons nous-même recueilli de nombreux documents sur le dialecte Zénaga du Sahara occidental, mais nous n'avons pas encore eu le temps de les mettre à même d'être publiés. Aujourd'hui, le branle est donné, et cette race antique et remarquable occupe enfin les savants, autant qu'elle le mérite. Or, nous éprouvons le besoin de déclarer que, contrairement aux tendances générales, qui veulent rattacher les Berbères soit aux Sémites ou aux Couchites, aux Chamites aux Coptes (1), nous sommes portés, à voir en eux, une race à part de toutes celles-là, une race occidentale, Atlantique. Elle aurait pour berceau ou du moins se serait développée sur le magnifique plateau de l'Atlas Marocain, aux îles Canaries, où les Guanches (Ouanchéri) en offraient un des plus nobles rameaux, et aussi, peut-être dans l'Espagne méridionale, dont les productions naturelles sont les mêmes que celles du versant maritime du Maroc, sans parler de l'Atlantide, ce continent que Platon dit avoir disparu dans un cataclysme du globe, cataclysme qui, peut-être, souleva du même coup le Sahara au-dessus de la mer, et ouvrit la Méditerranée aux colonnes d'Hercule.

Qui sait s'il ne faudrait pas alors rattacher aux Berbères les races Ibériennes, Ligures, Basque, Aquitaine.

Nous n'avons connaissance d'aucun argument sérieux, (nous ne disons pas pourtant qu'il n'en existe pas...) qui établisse une parenté de race et de langue entre ce monde Berbère, dont le noyau si compact, si homogène (2), de 6,000,000 d'âmes,

(1) Quoiqu'on en dise, la population de l'Égypte, d'après Hérodote, témoin oculaire, était noire ou, du moins, brun très-foncé.

(2) La vue de nombreuses bandes de travailleurs marocains dans la province d'Oran, travailleurs venus du Rif (Beni Snassen et tribus voisines), appartenant à la race Zénaga, se ressemblant tous comme des frères, nous a mis dans la tête un type Berbère, aussi marqué que le type Sémitique. Crâne et front de même forme à peu près que l'Arabe, face moins allongée, front moins fuyant, nez droit et court au lieu du nez courbe et

au moins, se trouve au Maroc, et cet amalgame hétérogène de petits débris de peuples Ethiopiens, Nubiens, Couchites, Cananéens, Sémitiques, Indiens.... etc., de toutes langues, de tout type et de toutes couleurs, qui habite la vallée du Nil (ce carrefour commercial de tous les peuples de l'antiquité), et la côte de la mer Rouge et de l'Océan indien, jusqu'à Zanzibar.

On ne pourra sérieusement rattacher au monde Berbère, un ou plusieurs de ces débris, que lorsque l'on aura étudié leur langue à fond et qu'on aura prouvé que c'est du Berbère. On pourra même alors, encore, admettre que ces fractions sont venues de l'Occident, du monde Atlantique, au lieu d'admettre, sans raisons suffisantes, l'hypothèse inverse, beaucoup moins naturelle (1).

Le désert de Libye sépare ce monde Atlantique de l'Orient, plus que ne le ferait une mer. Du reste, l'opinion que nous émettons, n'est pas tant la conséquence de renseignements et de découvertes historiques que l'expression d'un instinct acquis par une longue fréquentation (vingt ans) de l'Afrique septentrionale et occidentale.

Nos idées acquises sur ce sujet et aussi les travaux que nous avons faits sur l'éthnographie et sur les langues des races noires du Soudan, auraient besoin d'être complétées par la connaissance de l'Egypte, des pays du Haut Nil et de la côte orientale d'Afrique, qui nous sont complètement étrangers.

Alger, le 15 décembre 1866.

Le Général,
FAIDHERBE.

long du Sémite; mâchoires et menton forts au lieu des lèvres minces et rentrées du Sémite. Corps plus robuste que ce dernier.

Nous n'avons pas retrouvé ce type pur dans l'Est. La race Berbère y a été profondément modifiée par le mélange de sang Cananéen, des Phéniciens de la côte, puis de sang Sémite-Arabe, après l'invasion des Arabes musulmans par le désert de Libye. Il est même presque certain qu'avant l'Islamisme, il y avait déjà eu, par terre, quelques migrations de peuples Chananéens ou Sémitiques, venus de l'Orient se fondre dans la race Berbère.

(1) Hérodote dit : il y a deux peuples indigènes en Libye : les Ethiopiens et les Libyens, c'est-à-dire, les Nègres et les Berbères.